

1 *Les étapes* Les étapes d'une vie *d'une vie*

Paul Tillich a écrit plusieurs textes autobiographiques en réponse à des demandes d'éditeurs ou de journalistes. S'il ne semble pas en avoir pris l'initiative, il a volontiers accepté de se plier à cet exercice quand on l'en sollicitait. Il y parle surtout de ce qui a marqué et orienté sa réflexion. On peut distinguer cinq grandes étapes dans sa vie.

1. La première va de sa naissance en 1886, en Prusse, jusqu'à la déclaration de guerre en 1914. Fils d'un pasteur luthérien très cultivé et plutôt conservateur, il fait, malgré une santé fragile, de brillantes études. Il obtient un doctorat en philosophie en 1910, une licence en théologie en 1911. Il est ordonné pasteur en 1912 et on lui confie la desserte d'une paroisse ouvrière de la banlieue de Berlin. Il aime beaucoup la nature ; il apprécie également le dynamisme de la vie artistique et intellectuelle de Berlin (son père y avait été nommé en 1900 et il y a passé une partie de son adolescence avant d'y exercer à son tour un ministère

pastoral) ; il retrouvera quelque chose de semblable plus tard à New-York. En septembre 1914, il se marie juste avant son départ aux armées ; il divorce en 1921.

En plus de sa thèse de doctorat, consacrée à l'histoire des religions dans la philosophie de Fridrich Schelling, quelques travaux datant de cette époque témoignent d'une grande précocité intellectuelle et esquissent quelques aspects de sa réflexion postérieure.

2. La déclaration de guerre de 1914 ouvre une deuxième étape. Paul Tillich part sur le front français en tant qu'aumônier militaire. Il participe aux batailles de Champagne et de Verdun. Il se conduit courageusement, est décoré à deux reprises et traverse aussi des moments de dépression.

Pour Tillich, le 19^{ème} siècle prend véritablement fin en 1914. La guerre a-t-elle représenté un tournant décisif dans son existence et sa pensée personnelles ? Fréquemment, les ouvrages sur Tillich l'affirment. Ont-ils raison ? Ne se laissent-ils pas aller à une « mise en scène » qui rattache au conflit et dramatise un « ébranlement » probablement amorcé antérieurement et dont les effets se manifestent après la guerre ? Les lettres et prédications de guerre, si elles disent bien l'horreur des batailles, ne témoignent pas clairement d'un choc personnel majeur et les récits autobiographiques restent discrets sur ce point. Par contre, une interview tardive mentionne une nuit épouvantable, au milieu d'agonisants, qui aurait marqué un tournant de sa pensée. Souvenir fidèle ou reconstruction postérieure plus ou moins déformée ? Quoi qu'il en soit, Tillich attribue à la guerre un effet révélateur ; elle met en lumière ce qu'il avait pressenti auparavant et qu'il

constatera ensuite : les dimensions tragiques et absurdes de l'existence ; les impasses du nationalisme ; la profondeur de la crise qui mine la société et la religion traditionnelles ; la rupture et l'opposition, qu'il avait déjà perçues dans sa paroisse, entre un prolétariat misérable et une bourgeoisie privilégiée. Il s'interroge sur l'Église, sur son lien avec l'État, sur ses responsabilités sociales et politiques, sur sa prédication. Pendant la guerre, Tillich découvre la puissance de l'art. Durant ses permissions, il visite des musées ; il puise réconfort et apaisement dans la contemplation de tableaux.

Malgré sa dureté, la guerre ne l'empêche pas d'achever et de soutenir en 1916 sa thèse d'habilitation en théologie (elle le qualifie pour l'enseignement supérieur).

3. La troisième étape commence en 1918 et se termine en 1933. Tillich ne reprend pas un ministère paroissial, il entreprend une carrière professorale. Il est d'abord *privatdocent*, ensuite professeur titulaire. En 1919, il donne une conférence remarquée à la société kantienne de Berlin sur « l'idée d'une théologie de la culture ». Entre 1919 et 1933, il enseigne tantôt la théologie, tantôt la philosophie dans diverses Universités : Berlin, Marbourg (où il a pour collègues Heidegger et Bultmann), Dresde, Leipzig, puis Francfort. Durant cette période, il travaille énormément. Il publie de nombreux articles et ouvrages. En 1925, il met en chantier une *Dogmatique* qu'il ne termine pas et dont la partie rédigée sera publiée seulement en 1986. Il forge les principaux concepts et thèmes de sa pensée, ceux qu'il utilise, avec quelques modifications, dans sa période américaine. Il ne s'enferme cependant pas dans son cabinet de travail. Il prend part à la vie mondaine, artistique et

culturelle bouillonnante de la République de Weimar. Il se remarie en 1924.

Politiquement, Tillich se situe à gauche. Il plaide pour un « socialisme religieux » dont il expose dans des articles les bases théoriques. Il n'a cependant guère de goût pour la militance active et il attend 1929 pour adhérer, non sans réticences, au parti social-démocrate (SDP). Il expose une philosophie politique originale dans un livre important, *La décision socialiste*. Ce livre sort de presses quelques jours avant l'arrivée d'Hitler au pouvoir en janvier 1933. Il comporte une vive et incisive critique du nazisme. Quelques mois auparavant, dans la Faculté de philosophie dont il était le Doyen, Tillich avait pris des sanctions contre des nazis qui avaient molesté des étudiants juifs. Le nouveau pouvoir lui est évidemment hostile et, après une vaine tentative pour le rallier, le révoque le 13 avril 1933.

Aux États-Unis, des universitaires s'efforcent de venir en aide à leurs collègues allemands sanctionnés par le pouvoir nazi. On propose à Tillich un poste provisoire de professeur invité à New-York. Bien qu'il tienne à l'Allemagne par toutes les fibres de son être et que la quitter représente pour lui un déracinement douloureux, il accepte. En fait, il n'a pas le choix. Il ne dispose d'aucune fortune personnelle ; privé de son traitement, il n'a pas de quoi vivre.

4. La quatrième étape se situe à New-York. Tillich y débarque le 2 novembre 1933 et il y enseigne jusqu'en 1955. À son arrivée, il doit affronter deux grandes difficultés.

D'abord, celle de la langue. Il ne sait pas un mot d'anglais et son premier cours a lieu en février 1934. Cet apprentissage à quarante-sept ans d'une langue étrangère a été long et laborieux. Il n'a jamais totalement maîtrisé

l'anglais ni à l'oral (il l'a toujours parlé avec un fort accent) ni à l'écrit (il demandait à ses assistants d' « angliciser » ses textes). Il a, cependant, jugé bénéfique cette expérience linguistique. Elle l'a obligé à préciser et à clarifier sa pensée. « Quand, écrit-il, je revins en 1948 en Allemagne, où je n'étais pas retourné depuis 1933, je m'aperçus combien j'avais changé ... La langue anglaise a opéré sur moi quelque chose que mes amis allemands et mes anciens étudiants regardèrent comme un miracle : elle m'a rendu compréhensible » (une déclaration qui laissa perplexe beaucoup de ses auditeurs américains qui avaient bien du mal à le comprendre).

Tillich affronte un second défi : entrer dans un monde très différent par sa culture, ses comportements et ses institutions de celui qu'il connaissait. Il continue à s'intéresser activement à l'Allemagne, il s'occupe d'une organisation d'aide aux réfugiés qui fuient le nazisme, il préside un comité pour une Allemagne démocratique ; pendant la guerre, il écrit des textes que la propagande alliée diffuse par radio vers Allemagne. En même temps, il entreprend de nombreux déplacements à l'intérieur des États-Unis et il découvre ce pays qui à la fois le déconcerte et le séduit. Si au temps du maccarthisme, il est suspect, il a vite le sentiment d'être accueilli et accepté. Malgré l'opposition de milieux à tendance fondamentaliste, sa nomination à *Union Theological Seminary* est confirmée en 1937 et définitive en 1940.

Les États-Unis lui ouvrent des nouveaux horizons, l'arrachent au « provincialisme » européen. Il y découvre une liberté concrètement vécue en politique, à l'université, dans les relations sociales. Il perçoit les faiblesses et les dangers de la culture américaine ; s'il ne cache pas ses critiques,

il dit souvent aux européens qu'elle est beaucoup plus riche, profonde et importante qu'ils ne le pensent. Il se fait naturaliser en 1940, mais se sentira toujours étranger à la vie politique américaine qu'il a de la peine à décrypter. Il garde le contact avec l'Europe, il y fait de fréquents voyages, en 1936 et 1937 à l'occasion des rencontres préparatoires à la formation du Conseil Œcuménique des Églises, et surtout après 1945 où, s'il ne revient pas s'installer en Allemagne, il y donne régulièrement des cours dans des Universités (ainsi à celle de Hambourg).

Pendant ses premières années aux États-Unis, il publie relativement peu ; par contre, dès le lendemain de la guerre il multiplie ouvrages et articles. Un de ses livres, paru en 1952 et qui passe pour son chef d'œuvre, *Le courage d'être*, a un succès considérable et plus que tous les autres contribue à le faire connaître. Constate-t-on des inflexions, des changements, des transformations par rapport à ses écrits d'avant 1933 ? Est-ce la continuité ou le changement qui prédomine ? On a parfois opposé le « Tillich socialiste » de l'époque allemande au « Tillich existentialiste » de la période américaine. Ces termes me paraissent mal convenir. D'une part, avant 1933, Tillich développe une réflexion dont une partie importante ne relève pas du socialisme et cette qualification me paraît réductrice. De plus, son socialisme très original le situe à la marge (parfois en contestation) des courants politiques qui revendiquent cette étiquette. Enfin, jamais Tillich n'a renié la dimension socialiste de sa pensée, bien au contraire ; quand, en 1949, un journal intitule un de ses articles « au-delà du socialisme religieux », il proteste véhémentement contre un titre qui laisse entendre qu'il l'aurait abandonné ou dépassé. D'autre part, est-il juste d'affirmer sans explications, précisions et réserves que

le Tillich des années 50 est « existentialiste » ? Lui-même considère qu'il n'a « jamais été existentialiste au sens strict du terme » et que sa pensée est plus proche de l'essentialisme. On pourrait déceler dans *Le courage d'être* sinon une réfutation du moins une transformation profonde, voire une dénaturation, d'un authentique existentialisme ; Tillich y voyait une riposte aux positions de Sartre. Sans nier des différences, parfois frappantes, entre la période allemande et l'américaine, je pense qu'il ne faut pas les majorer ; elles s'expliquent, à mon sens, par le développement normal de sa réflexion et aussi par un changement de contexte qui n'est pas seulement géographique, mais aussi historique ou politique. Les deux après-guerres ne se ressemblent pas. En 1918, Tillich (alors que pourtant il appartient au camp des vaincus) a conscience d'entrer dans un temps riche en possibilités, ouvert à quantité d'avancées, ce qui suscite et stimule son engagement politique. En 1945 (alors qu'il est du côté des vainqueurs), il a le sentiment que la constitution des deux « blocs » antagonistes verrouille et fige la situation. Dans ce monde schizophrénique, les possibilités d'avènement d'une société différente s'éloignent ; du coup, on se sent paralysé et gagné par le découragement. Après une accélération de l'histoire qui secoue le statu quo, viennent un ralentissement et un piétinement qui rendent illusoire d'envisager à brève échéance des transformations. On entre dans un temps « tragique » où le destin asphyxie la liberté.

5. La cinquième et dernière étape va de 1955, où Tillich prend sa retraite d'*Union Theological Seminary*, jusqu'à son décès en 1965.

Sa retraite ne signifie pas la fin de son enseignement. Il occupe à Harvard puis à Chicago des « chaires »

extraordinaires, sans les contraintes et les obligations d'un enseignement régulier. Il en profite pour mettre au point de nombreuses publications. En 1959, la revue *Times* publie sa photographie en couverture, ce qui représente une sorte de consécration publique. Il fait partie des cent cinquante intellectuels que le président Kennedy invite en 1961 lors de son installation à la Maison Blanche. Ses conférences attirent des foules. On étudie ses textes dans les écoles secondaires. On expose et discute ses thèses dans les universités (pas seulement dans les Facultés de Théologie).

Tout en poursuivant ses travaux, Tillich dispose de plus de temps qu'auparavant, ce qui lui permet de faire de grands voyages : au Mexique, en Grèce où il rêvait d'aller depuis longtemps, en Égypte, en Israël, et enfin au Japon pour un séjour qui le marque beaucoup. Il a écrit que comme l'Amérique l'avait fait échapper au provincialisme européen, de même le Japon l'avait fait sortir de son « provincialisme occidental ». Il y rencontre des bouddhistes, des shintoïstes, visite leurs temples, se fait expliquer leur pensée et leur art. Il acquiert la conviction que la théologie chrétienne doit porter une attention aussi grande aux religions d'Asie qu'à la pensée européenne. À son retour à Chicago, il participe à un séminaire avec Mircea Eliade, le grand historien des religions. Il y parle le 11 octobre 1965 de « l'importance de l'histoire des religions pour le théologien systématique ». Le lendemain, il a une crise cardiaque. Il meurt le 22 octobre.